

« Je suis toute je ne sais comment »

Jeanne-Marie Prevost-Bellamy, *Journal 1772-1773* *

« Je suis toute je ne sais comment » (14 septembre 1772)... La phrase est banale, sans doute, mais il est moins banal, à cette époque, de confier de telles confidences au silence d'un cahier. Sur un petit livre blanc, avec une jolie couverture à carreaux, voici le journal tenu à Genève par Jeanne-Marie Prevost-Bellamy, 47 ans, femme de pasteur et mère de deux jeunes gens, René, 23 ans, avocat, que nous retrouverons vingt ans plus tard en pater familias tenant un « journal d'éducation » (voir p. xxx), et Pierre, 21 ans, qui connaîtra une carrière intellectuelle remarquable. « Continuation de mon journal », lit-on en tête : c'est donc une suite, commencée le 1^{er} août 1772, menée sans interruption jusqu'au 31 août 1773, et tout donne à penser que cette suite a été elle-même continuée. Ce journal au long cours est un vrai journal intime : Jeanne Marie ne le destine qu'à elle-même, n'y note que ce qui la touche directement ; elle le tient pour s'accompagner, pour s'aider à vivre. La note fondamentale du journal est donnée par la formule qui ouvre chaque entrée : elle indique d'abord – et souvent développe – comment a été sa nuit, le temps qu'il fait, et l'état de sa santé. « Bonne nuit, temps superbe et bonne santé » (11 août 1772), dans le meilleur des cas. Souvent la météorologie interne ou externe est plus nuancée, évidemment. Après avoir commenté la météo, évalué sa nuit, pris le pouls de sa santé, elle raconte ce qu'elle a fait, et trace le programme de ce qu'elle compte faire dans la suite de la journée. Elle ne se prive pas de se plaindre – quand elle se laisse aller, ou de se sermonner – dès qu'elle se ressaisit, et d'une manière générale d'évaluer sa situation et de moraliser.

Apparemment, la vie lui est douce. Que fait-elle de ses journées ? Le matin, en général, elle s'occupe de sa maison, elle a « des embarras de ménage auxquels il faut vaquer », elle va « trotter dans son ménage », il y a des lessives, des savonnades, le travail à préparer pour les repasseuses, elle fait parfois de la couture, etc. L'après-midi est souvent réservé à la sociabilité, sociétés familiales, amicales, visites reçues, rendues, parfois fastidieuses, parfois plaisantes. Elle doit s'occuper aussi de sa vieille mère, qui vit chez elle, et dont la santé décline – souci permanent. Elle va au sermon à St-Pierre, évalue les qualités des pasteurs – elle apprécie particulièrement le style de son mari, « simple, clair et bon, qui édifie et qui instruit » (31 juillet 1773). C'est une femme cultivée. Elle cite Mme de Sévigné, fait allusion aux *Nuits* de Young, elle lit Buffon, des biographies, des livres historiques, des livres pieux – jamais de romans, et des périodiques comme le *Journal encyclopédique* ou le *Journal des Beaux-Arts*. Mais sa principale joie dans la vie, ce sont ses trois amis : entendez par là son mari (elle célèbre le 2 juin 1773 le 27^{ème} anniversaire de leur mariage) et ses deux fils (le 17 février 1773, elle admire l'amitié profonde qui les lie tous deux). Aussi est-elle, quand ils sont souffrants, encore plus inquiète que pour elle-même. Aussi va-t-elle être déchirée, en juin 1773, quand Pierre, le cadet, acceptera un poste de précepteur chez un baron et partira pour la Hollande.

La vie lui est douce, et pourtant... Elle souffre de vivre à Genève, en ville, elle soupire après la vie champêtre, n'en finit plus de regretter la mort tragique de son frère, à la suite de laquelle la propriété familiale de Sacconnex, nid heureux de son enfance et de sa jeunesse, lui a échappé. Elle est frappée par la fréquence des décès autour d'elle, morts subites de personnes jeunes, accidents, suicides, déclin impressionnants, agonies terribles. Elle remarque que son journal ressemble à un « extrait mortuaire » (17 janvier 1773), ou à un

* Inédit

« registre mortuaire » (26 mars 1773). Elle est surtout en permanence inquiète sur sa propre santé.

De quoi souffre-t-elle ? C'est difficile à dire. Utiliser des mots d'aujourd'hui pour formuler, à partir de la liste hétéroclite de ses symptômes, un diagnostic serait anachronique, hasardeux. Est-elle victime de la ménopause ? Est-elle hypocondriaque ? Simplement, elle est à l'écoute de son corps. « Malaise », « incommodité », « embarras », « abattement », « nuit agitée », souvent elle ne sait elle-même quel nom mettre sur ce qui ne va pas, se dit « patraque » (30 mars 1773). Parfois, c'est plus précis : mal de gorge, douleur aux reins, mal au bras, rhume, diarrhée (soignée à la rhubarbe), etc. Ses maux ralentissent ses activités, la mettent parfois hors jeu pour quelques jours. D'une manière générale, elle a recours à l'autodiagnostic, l'automédication, la résignation, une sage confiance en la nature plutôt qu'en la médecine, qu'elle consulte rarement. Voici un passage caractéristique :

Le 17 [avril 1773]. Toujours pluie assez froide pour la saison, bonne nuit, douleurs au bas des reins. Elles ont résisté à la rhubarbe, à l'exercice, et à bien des petits soins employés pour me guérir. Que faire à cela ? Consulter des médecins, ignorant presque toujours la cause, s'intéressant très peu à l'effet ? Il vaut mieux attendre du temps et de la patience le soulagement à nos maux, surtout quand ils sont supportables, comme ceux-ci. [...]

18^e Temps sombre et froid pour la saison, bonne nuit, douleurs de reins diminuées par une diarrhée assez forte et sans douleur. La nature agit souvent toute seule mieux qu'avec les remèdes. [...]

Mais sa principale médication, c'est la pratique quotidienne du journal. Celui-ci va soutenir, régulariser, fixer le dialogue intérieur qui lui permet de faire face aux fluctuations de sa santé et aux épreuves de la vie. Son journal n'est pas seulement mémoriel, il est avant tout délibératif et dialogique. Nous entendons battre le pouls de sa vie intérieure. Écoutez :

31 [mars 1773] Il fait toujours très froid, gèle comme en hiver. Je me sens la tête embarrassée, un peu de malaise en général. Mes vapeurs de sang sont passées depuis deux jours, une indisposition quitte, l'autre vient, heureuse encore qu'elle ne soit pas plus considérable. Tout est pesant et fatigant dans cet état. J'ai un souper à donner dans deux jours, j'en suis occupée comme d'une grande affaire, ce sont des misères que tout cela, je suis en colère contre moi quand je vois des riens me tracasser comme une chose considérable. Il faut se surmonter et faire en sorte d'être content de soi pour être heureux. Allons, courage. Je compte sortir après midi, faire une visite d'amie et puis à ma petite société d'amitié, chez ma bonne et chère Souchay et m'égayer tant que je le pourrai.

Elle se parle à elle-même pour éviter d'importuner ses « trois amis » (ce qu'elle doit pourtant faire à l'occasion...). Le journal est pris dans le rythme de la journée : non seulement elle fait le point sur le passé, mais elle programme l'avenir proche. Il lui arrive aussi d'écrire deux fois dans la journée, comme dans cette entrée spectaculaire où, reprenant la plume, elle prend à témoin son journal lui-même, auquel elle épargne le récit d'une consultation :

19^e [août 1772] J'ai été bien agitée encore cette nuit, je le suis ce matin, le serai-je cette après-midi, c'est ce que la consultation qui se doit faire à 11 h sur mon malaise décidera.

Ah ! mon pauvre journal, tu ne sauras pas combien j'ai été à plaindre aujourd'hui. Dieu merci, je suis tranquillisée sur mon compte, mais hélas, ma pauvre mère m'a fort épouvantée, elle a eu un grand vomissement, un malaise qui m'a bien émue, son médecin m'a pourtant un peu rassurée.

Seize ans avant Magdalena Van Schinne (voir p. xxx), elle personnalise elle aussi son journal, s'apitoyant sur lui, c'est-à-dire sur elle. Envisage-t-elle d'autres lecteurs qu'elle-même ? Une intimité élargie ? Il semble que ses « trois amis » aient pu parfois y jeter un œil, puisqu'à l'occasion, une fois au moins, elle s'adresse à eux sur un ton humoristique :

11^e [août 1772] Bonne nuit, temps superbe et bonne santé, malgré un malaise arrivé aujourd'hui. J'ai fait ce matin des visites d'amies, et me voilà de retour, tranquille chez moi pour quelques jours, heureuse d'aimer ce séjour comme je le fais, c'est ma maison que je veux dire ; car les commentateurs de ce fameux journal pourraient bien s'y méprendre, et croire que j'aime passionnément le séjour de la ville. Nenni, messieurs, il n'en est rien, ne donnez pas dans une erreur aussi capitale. Champs et vergers, séjour paisible, quand serai-je près de vous ? Quand il plaira au bon Dieu, seul dispensateur des événements, des petits comme des grands, tout dépend de lui, c'est en lui seul qu'il faut se confier. Que nous sommes heureux d'avoir cette grande ressource dans tout ce qui nous arrive !

Mais presque toujours, son journal ne s'adresse qu'à elle : elle décante, rumine, fait ses réflexions, se donne des conseils, et cela sur un ton familial, proche de la lettre personnelle ou de la conversation. C'est un monologue intérieur sans façon.

L'un des leitmotivs de ce journal est évidemment le rapport entre santé physique et humeur morale. Est-ce notre corps qui nous gouverne, ou pouvons-nous gouverner notre corps ? L'expérience quotidienne va dans le sens de la première proposition, même si la morale stoïcienne que notre diariste essaie de faire sienne va dans l'autre sens. Voici une entrée qui prouve qu'il vaut mieux aller bien :

Avril 5^e [1773] Il fait un vrai jour de printemps, vent chaud, soleil. Ah, campagne chérie ! René, mon fils aîné, n'est pas bien depuis deux jours, il a mal à la gorge, un peu de fièvre. J'ai presque peur de la fièvre rouge. Enfin, quoi qu'il en soit, il faut se résigner, j'espère qu'il l'aurait heureuse. Je me sens du courage. Cela pourrait venir de ce que je suis bien. J'ai passé une bonne nuit et viens de compter une énorme savonnade sans en être fatiguée. La gaieté, compagne de la santé, aide à tout supporter. Tout est aisé, tout est agréable à qui possède ces deux biens. Quelqu'un disait hier que la santé était le chiffre qui faisait valoir tous les zéros. [...]

Mais elle se plaît à recopier un morceau intitulé « Pensée à la Sénèque » (29 mars 1773) et on la voit s'intéresser (22 mars 1773) à l'annonce par le *Journal encyclopédique* de décembre 1772 d'un livre intitulé *Mémoire, dans lequel on cherche à déterminer quelle influence les mœurs des Français ont sur leur santé, qui a remporté le prix au jugement de l'Académie d'Amiens, en l'année 1771*. Elle envisage d'en faire l'acquisition... Toutes ces questions sont dans l'air du temps, et son journal peut nous paraître comme un laboratoire de « morale sensitive » à la Rousseau.

Je suis moi-même tout « je ne sais comment » après cette lecture. Ce document est une « source » intéressante sur différents plans pour l'historien. Je l'ai perçu aussi comme l'indice d'une « intimité » du journal. Une génération plus tôt, à Genève ou en France, une telle pratique aurait-elle été possible ? Je n'en vois pas d'exemple. Qui, avant Jeanne-Marie Prevost-Bellamy, a tutoyé son journal ? Un seuil est franchi.

Mais, bien sûr, des surprises restent possibles. Ce cahier lui-même ne semble nous être parvenu que par miracle. Au dos de la couverture, de la main de Pierre Prevost, le fils cadet, on lit l'avertissement suivant : « Ce cahier du journal de ma mère, et tout autre qui pourrait m'échoir, est recommandé à la discrétion des miens ». À l'époque, les autres cahiers étaient donc déjà perdus. J'espère n'être pas indiscret en donnant à lire maintenant, non plus des

extraits choisis en fonction d'une démonstration, mais le journal dans sa continuité, pour le mois d'août 1772. Il faut s'immerger dans le flux répétitif des notes quotidiennes pour sentir qu'il ne s'agit pas là d'une pure pratique mémorielle, mais d'une écriture régulatrice, qui aide à vivre.

*

ANNEXE

Journal 1^{er}-31 août 1772

L'orthographe a été modernisée et la ponctuation complétée.

Continuation de mon journal

Août 1^{er} 1772

J'ai passé une nuit agitée. Une indisposition dont je m'alarme trop m'a donné des idées tristes. Je manque de patience et de résignation. J'ai tort, j'ai tort, je le sens, et veux faire de sincères efforts pour me corriger. Que de consolations, que de douceurs mon excellent ami ne me donne-t-il point, je lui ouvre mon cœur, je ne fais point de peine qu'il voie mes faiblesses. Mes fils sont aussi une source d'agrément pour moi. Allons, je veux reprendre courage, être gaie quoi qu'il arrive, et ne pas faire le malheur de mes bons amis par mes inquiétudes. Ma mère est mieux, la purgation lui a fait du bien. J'espère que son mal ne fera pas des progrès. Nous partons pour Châtelaine où nous allons en famille chez M. Gallatin passer la journée.

2^e Nous revînmes hier de Châtelaine assez gaiement. Mon fils aîné arriva d'Evian et vint dîner avec nous, tout gai, tout bon enfant, malgré deux ou trois contusions qu'il s'était faites en tombant de son lit agité par quelque rêve. Enfin cela n'est rien, Dieu merci. Il nous réjouit tous par sa présence. Ma mère n'est pas si bien, je la trouve très faible, mais la chaleur, qui est considérable, peut y contribuer.

Août 3^e 1772

La chaleur a été très grande hier, je passai la journée avec ma mère, qui est toujours assez faible. Elle eut sa société, je fus avec ces dames. Le soir fatigue, chaleur et inquiétude, j'espère mal fondée, sur mon indisposition. J'ai été agitée cette nuit. Ce matin, levée tard. Je suis toute je ne sais comment. Que faire ? Prendre patience. La chaleur est accablante, je compte passer le jour tranquille auprès de ma mère, lire, travailler, causer un peu avec mes bons amis : en voilà autant qu'il m'en faut.

4^e Il fait un très beau temps, après une pluie qui dura hier toute la journée. J'ai passé une bonne nuit, je me sens mieux qu'hier. Allons, c'est être bien heureuse. Si on pouvait ôter des maux les craintes que l'imagination ajoute certainement, on les diminuerait et abrègerait de beaucoup. Ma pauvre voisine Mad^{lle} Mestressat arriva hier de la campagne en chaise à porteur, elle me fit grand pitié, je la crois bien malade.

5° Beau temps, bonne nuit, et presque bonne santé : on se contente à moins. Ma mère est mieux, mes trois amis sont bien, j'attends Mad^{lle} Hamilton à dîner et après midi, ma petite société d'amitié : voilà une journée assez remplie. Celle d'hier fut fort tranquille. Le soir, Mr de Bonstetten vint souper avec nous.

6° Ma journée fut très remplie hier comme je l'avais prévu, ma chère société d'amitié me fit grand plaisir. Cependant j'ai passé une nuit très agitée, mais je suis bien ce matin. Le temps est charmant, il est un peu cruel de le passer dans sa chambre, je compte pourtant passer le jour avec ma mère, qui n'est pas assez forte pour aller à notre société de famille. Si je puis faire un petit tour de promenade, je le ferai. Mon mari est parti ce matin pour aller passer le jour à Gachet voir son ami Mr Monod. Je ne sais ce qu'il a, je l'ai trouvé tout je ne sais comment ce matin. Allons, il n'y faut pas penser, ne point s'inquiéter. Ah ! la belle chose si l'on pouvait ainsi se commander !

7° Beau temps, bonne nuit et bonne santé, ou peu s'en faut. Je compte passer la journée comme hier, travailler et lire auprès de ma mère, et un peu de conversation le soir avec mes trois amis. J'ai fait ce matin une promenade seule comme en campagne, mais, hélas, c'était pourtant en ville. Ah ! ne nous arrêtons pas sur ce sujet, regrets inutiles ! Mon pauvre Sacconnex n'est plus pour moi depuis que mon bon frère y a fini si tragiquement sa carrière. Il faut vite tourner mes regards vers les douceurs dont je suis environnée. Sans quoi, que deviendrais-je ?

Août 8° 1772

J'ai passé une bonne nuit, mais de tristes rêves m'ont agitée, mon pauvre frère, Sacconnex, tout cela m'a occupée. Pour dissiper ces tristes idées, j'ai eu recours à mon remède : la distraction, le grand air, l'exercice. J'ai été dehors tout le matin et m'en trouve bien, quoique j'aie des douleurs ce soir. Tout cela n'est pas grand-chose. Le temps est beau et chaud, heureux les habitants des champs qui en savent jouir, j'espère que mon tour viendra, Dieu le veuille ! Toute mon ambition se borne à avoir un coin de terre à moi, et y vivre en paix avec ma famille. Je compte passer le jour comme hier avec ma mère et de temps en temps quelques visites d'amis ou amies.

9° Bonne nuit, bonne santé et beau temps : voilà qui est charmant. Je suis allée ce matin entendre Mr Gallatin, il nous a fait un sermon très intéressant. Je suis toujours enchantée de ce prédicateur : noblesse, simplicité, clarté, piété, enfin tout y est. Je compte aller ce soir à ma société, ma mère ira à la sienne, et mes amis à la leur, il faudra faire comme eux. Tout m'est presque égal en ville en fait d'amusements, aller, rester, promener, j'en dis zéro.

10° Bonne nuit, beau temps, et santé un peu détraquée. J'ai une diarrhée assez forte, mais sans douleur, en sorte que, quoique je sois malade, je me porte très bien. Allons, on peut être plus misérable ! J'espère aller cette après-midi chez Mad. Mallet avec ma mère, et mes amis, et beaucoup de Mallet, il n'y en a jamais de trop, et ma sœur B. Tout cela me fait plaisir.

11° Bonne nuit, temps superbe et bonne santé, malgré un malaise arrivé aujourd'hui. J'ai fait ce matin des visites d'amies, et me voilà de retour, tranquille chez moi pour quelques jours, heureuse d'aimer ce séjour comme je le fais, c'est ma maison que je veux dire ; car les commentateurs de ce fameux journal pourraient bien s'y méprendre, et croire que j'aime passionnément le séjour de la ville. Nenni, messieurs, il n'en est rien, ne donnez pas dans une erreur aussi capitale. Champs et vergers, séjour paisible, quand serai-je près de vous ? Quand

il plaira au bon Dieu, seul dispensateur des événements, des petits comme des grands, tout dépend de lui, c'est en lui seul qu'il faut se confier. Que nous sommes heureux d'avoir cette grande ressource dans tout ce qui nous arrive !

Août 12^e

Passé la moitié du jour au lit, et l'autre à ne rien faire.

13^e De même. Accablement, repos, solitude.

14^e Passé une nuit très agitée, mon pauvre ami n'a point dormi, il a été inquiet toute la nuit, et j'en ai été très mal à mon aise. Je me suis levée à 11 h, le malaise n'est pas fini. Il fait toujours le plus beau temps du monde, mais hélas ce n'est pas pour moi que le soleil luit. Que faire ? Il faut jouir du peu qu'on a, se reposer, vivre en espérance.

15 J'ai été mieux cette nuit, les forces reviennent un peu. Je suis allée à St-Pierre, mon mari disait la prière, mon fils aîné présentait en baptême l'enfant de son clerc, bon et honnête homme, et comme tout ce que fait un membre de notre petite communauté est un événement qui nous regarde tous, nous sommes allés, maître et domestique, à la prière. Monsieur le xxxxxxxx est parti ce soir pour aller à Jussy chez Mr le Pasteur Prevost, où il va coucher, le cadet nous reste et c'est pour moi très agréable d'avoir avec moi un ou deux de mes chers amis.

16^e Malaise cette nuit, je suis un peu mieux à présent. J'ai été au sermon ce matin, fait ensuite un tour de promenade, et m'enfermer pour le reste de la journée, peu en train d'aller à ma société, ni d'avoir compagnie chez moi. Je prends tout doucement le parti de rester exactement seule, on l'est plus ce jour-ci qu'un autre : chacun est à ses sociétés, et souvent des livres, un peu de lettres à écrire, tout cela vaut bien souvent la compagnie. La solitude n'est pas affreuse pour qui sait en tirer parti. Le temps est chaud, noir et accablant, je crains quelque orage. C'est alors qu'une compagnie courageuse, consolante, ferait plaisir.

17^e J'ai passé une bonne nuit, je suis passablement bien, le temps est frais et charmant pour qui est en campagne, mais en ville on serait tenté de ne bouger de sa chambre. Les devoirs de visites et autres, emportent le temps et les forces. Mon fils aîné arriva hier au soir tout mouillé, saucé, crotté, il eut la pluie sur le dos pendant près de deux heures. Il est aussi bien ce matin que si de rien n'était. Ah ! la bonne et heureuse chose que la santé, la jeunesse avec n'est point de trop non plus, mais elle passe si vite que ce n'est qu'un songe bien court.

18^e Nuit agitée, inquiétudes sur une incommodité qui j'espère ne sera rien. Bonté, douceur, consolations du précieux, cher, estimable ami que j'ai le bonheur d'avoir, que Dieu bénisse et conserve. Je suis plus gaie ce matin, je reprends courage. Le temps est très beau, mais je n'en profiterai pas, je compte tenir compagnie à ma mère. Peut-être mon amie D. viendra, de l'ouvrage, des livres, mes bons amis quelques moments, en voilà plus qu'il n'en faut, surtout avec l'espérance d'une petite campagne l'été prochain. Mon fils aîné est allé coucher hier à Frontenex chez Mr Tremblay, cette maison est bien loin de lui être indifférente, je n'en suis pas surprise.

19^e J'ai été bien agitée encore cette nuit, je le suis ce matin, le serai-je cette après-midi, c'est ce que la consultation qui se doit faire à 11 h sur mon malaise décidera.

Ah ! mon pauvre journal, tu ne sauras pas combien j'ai été à plaindre aujourd'hui. Dieu merci, je suis tranquillisée sur mon compte, mais hélas, ma pauvre mère m'a fort épouvantée, elle a

eu un grand vomissement, un malaise qui m'a bien émue, son médecin m'a pourtant un peu rassurée.

20° Je suis à peu près de même. Ma mère est mieux, mais faible. Il pleut, j'ai passé le jour à tenir compagnie à ma mère. Visites d'amis qui m'ont distraite et amusée, ainsi que ma pauvre mère. On a besoin à tout âge d'amusements.

21° J'ai passé une bonne nuit, ma mère de même, elle est mieux. Le temps est beau, j'espère pouvoir aller à Plain Palais, où nous sommes tous invités, et y faire porter ma mère.

22° Bonne nuit, santé passable, beau temps, quoiqu'un peu pluvieux. Nous fûmes hier à Plain Palais, aller et venir en chaise comme une vieille femme ; enfin je m'en trouvai bien. Ma pauvre mère est toujours très faible, mais point de souffrance, et l'esprit serein, presque gai. Je compte la faire un peu promener ce matin et rester avec elle tout le jour.

23° Passé tristement. Mon bon fils aîné a une douleur à la poitrine, à l'épaule, de la fièvre, une transpiration arrêtée, moi, pas des mieux, ma pauvre mère très affaiblie, la chaleur accablante, en voilà plus qu'il ne faut pour passer la journée tristement. Mad^{lle} Hamilton est venue passer quelques heures en ville avec moi. Cela m'a un peu distraite.

24° août

Temps chaud et accablant, mêlé de pluie. J'ai été tout le matin d'un abattement étrange, je n'ai ni force, ni courage. Mon fils est mieux cependant, ma mère de même ; j'ai passé une assez bonne nuit, mais je suis triste et accablée, la tête grosse et fatiguée. J'aurai cette après-midi des parentes que j'aime et suis dans une disposition d'esprit où je ne m'en fais point de plaisir. Campagne, bon air, exercice, éloignement de la ville, voilà, voilà ce qu'il me faudrait.

25 La nuit a été bonne. Je passai hier mon après-midi plus agréablement que je ne croyais, vu mon malaise. Il a beaucoup plu cette nuit, le temps est plus frais et je me sens mieux, mais pas tout à fait bien. Mon bon et cher mari est bien. Hélas, je devrais me trouver trop heureuse. Je compte sortir un peu ce matin, aller voir mon amie D. à qui sa sœur a donné un bouquet. Il faut un peu s'égarer. Je passerai le jour avec ma mère.

26° Beau temps, bonne nuit, santé passable. Société d'amitié, chez mon amie S., où je me suis bien trouvée, voilà le bon de la journée. Ma mère, toujours faible, est restée à la maison. Mon fils a toujours sa douleur de côté, elle a même augmenté, il en a l'air occupé. C'est ainsi que tout est mêlé dans la vie, peines et plaisirs.

27 Bonne nuit, beau temps, santé assez bonne. Mais mon fils est toujours de même. Je viens d'envoyer appeler Mr B. Je voudrais bien que cette douleur de côté fût dissipée. J'espère pourtant que ce n'est rien. J'attends aujourd'hui mon aimable sœur B avec ma cousine A et mon amie D. Je me sens gaie dans l'espérance que le mal de mon cher bon fils n'aura aucune suite. J'espère passer la journée agréablement, quoique ! ah le beau temps qu'il fait pour être à la campagne. Il faut n'y point penser cette année, si on peut éloigner des regrets inutiles.

28 On saigna hier au soir mon fils, il fut très abattu de cette saignée. Il est un peu mieux aujourd'hui, sa toux a diminué, mais il est encore faible et a toujours sa douleur de côté. Il fait très chaud aujourd'hui. Cette nuit a été très chaude et de gros tonnerres. J'ai passé tout le matin à recevoir des visites, entre autres ma chère parente Mad. Delorme, que je n'avais pas

vue de tout l'été. Hélas, mon pauvre Sacconnex, où je vivais dans le sein de ma famille, n'est plus pour moi.

29^e Août

Mon fils est un peu mieux, mais toujours très pâle et abattu, de la toux, et le point de côté, ah en voilà plus qu'il n'en faut pour n'être pas contente. Je suis bien, cependant, le temps est beau et chaud, mon bon et digne ami est bien, c'est une grande douceur pour moi, quel ami ! quel cœur ! Dieu le bénisse et le conserve. Je compte passer le jour avec ma mère et mon pauvre malade.

30^e Il fait chaud et un temps accablant. Cependant je suis assez bien, mais mon fils a toujours sa douleur de côté, sa toux et de l'accablement, je ne suis attristée, je trouve cela plus long que je ne croyais. J'ai été au sermon ce matin, et puis resté à la maison pour recevoir la société de ma mère, et aller passer quelques moments auprès de mon fils. Mon mari est allé prêcher à Chesne, revenu dîner avec nous, et ce soir à sa société. Il me soutient le courage, me console dans mes maux et dans ceux de mes fils.

31^e J'ai passé une triste nuit, la chaleur m'accablait, mes idées m'agitaient, l'insomnie m'aigrissait, enfin j'étais très à plaindre. Je suis assez bien à présent, mon fils n'est pas mieux qu'hier. Ah, la triste chose que les maladies.

*

BIBLIOGRAPHIE

Source

Journal de Jeanne-Marie Prevost-Bellamy, Bibliothèque de Genève, Ms fr 4734, 78 f^o.

Études

Nahema Hanafi, « Des plumes singulières. Les écritures féminines du corps souffrant au XVIII^e siècle », *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, n^o 35, 2012, p. 45-66.

Philip Rieder, « Médecins et patients à Genève: offre et consommations thérapeutiques à l'époque moderne », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 52-1, janvier-mars 2005.

Philip Rieder, « Soi et santé : écrire ses maux au siècle des Lumières », in *Les Écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, analyses, publications*, sous la direction de Jean-Pierre Bardet, Elisabeth Arnoul et François-Joseph Ruggiu, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, p. 315-330.

Philip Rieder, *La Figure du patient au XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 2010, 592 p.

*